

I

Je me souviens de cet ami qui vivait très mal le fait d'être vierge à vingt ans passés, qui était obsédé par son manque d'expérience charnelle au point de ne parler plus que de ça, ou presque. Je me souviens d'avoir failli me porter volontaire afin de rendre nos conversations moins ennuyeuses, avant d'opter pour une solution plus conventionnelle : arrêter de le fréquenter.

II

Je me souviens des indigestions de l'enfance, après chaque fête de Noël ou de Pâques. Je me rappelle les toilettes de la maison où étaient stockés le "Journal de Mickey", "Spirou", les Game Boy grises de mon frère et moi, puis la jaune de ma sœur. Je me souviens de son jeu de flipper Pokemon. Je me souviens aussi de la serviette de bain que nous mettions autour de notre ventre quand nous étions malades, je n'ai aucune idée d'à quoi elle pouvait servir puisqu'elle n'était même pas chaude, mais elle symbolisait le réconfort, le fait que la maladie n'allait pas durer, que tout cela pourrait recommencer dans six mois.

III

Je me souviens des mails échangés avec D. Elle n'aimait pas quand je l'appelais par son prénom, elle avait l'impression que je lui faisais des reproches. Elle n'aimait pas quand je ne mettais pas de smileys, elle pensait que j'étais sèche. Je n'aimais pas qu'elle ne fasse pas attention à la ponctuation, qu'elle ne réponde pas à mes questions pour parler d'autre chose. Je me rappelle que l'on joignait souvent des photos à nos mails. Je me souviens des siennes, souvent topless, j'en avais imprimé certaines et les avais un temps affichées sur le placard de ma chambre. Je me souviens d'une fois où, frustrée par le caractère décousu de nos échanges, énervée de recevoir une photo comme seule réponse, je lui avais écrit : « j'en ai marre de tes seins ». J'avais alors jeté, supprimé toutes les photos que je possédais d'elle, mais je me souviens parfaitement de ses seins.

IV

Je me souviens d'une serviette de table rouge, avec un liseré beige ou doré, dont mon frère se servait pour transporter son goûter de la cuisine à sa chambre. Il y mettait soit un croissant industriel réchauffé au micro-ondes, soit des Cracottes beurrées, soit du pain grillé et beurré. Après avoir mangé il remplaçait la serviette en boule, sans la secouer ni la replier, à son emplacement habituel. Je me rappelle qu'ainsi reconnaissable, personne d'autre ne l'empruntait pour ne pas recevoir une avalanche de miettes grasses en la dépliant.

V

Je me souviens de ce type à qui j'avais dit que j'écrivais. Nous avons couché ensemble. Ensuite, par un lien de cause à effet des plus étranges, il s'est persuadé que j'écrivais des textes érotiques. (Ce qui est plus faux que vrai.)

VI

Je me souviens d'avoir beaucoup regardé Fort Boyard en famille. Cela m'a permis pendant un temps d'user d'un stratagème pour faire sortir ma petite sœur de ma chambre quand je voulais avoir la paix. Je fermais lentement ma porte en fredonnant la musique de l'émission, et pensant aux candidats qui devaient sortir des salles avant la fin d'un sablier, elle comprenait qu'elle devait déguerpir avant que la porte soit close. La ruse n'a pas été efficace longtemps, elle a rapidement compris que dans ces moments-là je voulais moins tester son habileté à relever des défis que me débarrasser d'elle.

Je me souviens de la trilogie Star Wars que mon frère possédait en cassettes. Il avait l'habitude d'utiliser les boutons avance rapide ou retour rapide pour ne regarder que ses passages préférés, et je n'en pouvais plus de revoir constamment les mêmes scènes. Quand les bandes ont été si abîmées que les films ne pouvaient plus être visionnés, je me suis dit que c'était à cause de cette sale manie de jouer avec la télécommande. Aujourd'hui je n'ai aucune idée des causes de dégradation des VHS de l'époque, et je ne saurais dire si ma critique était fondée ou non.

VII

Je me souviens du prénom, du nom, du pseudonyme sur internet et du nom d'actrice de cette fille avec qui j'échangeais quand j'avais vingt ans. Elle était blonde, portait des lunettes et des grains de beauté, se prenait en photos à la lueur des bougies. J'ai du mal à me rappeler ce que nous avions en commun si ce n'est l'utilisation d'un baume à lèvres au parfum régressif. Je me souviens du fait qu'elle mettait du talc sur ses pieds et qu'elle considérait son corps comme son outil de travail. Je me souviens d'être allée voir un film au cinéma parce qu'elle y avait un petit rôle, de l'étrange sensation ressentie en la voyant nue à l'écran, alors même que je connaissais déjà son corps. Je n'ai aucun autre souvenir du film en question.

VIII

Je me souviens des guêpes, des abeilles, des bourdons, des frelons. Quand j'étais enfant et même adolescente, les membres de ma famille ne cessaient de me dire "n'aie pas peur, ne bouge pas et il/elle partira !" Je me souviens de nombreux repas sur la terrasse de ma grand-mère, en vacances en Charente, et de la joie mêlée de crainte que je ressentais quand du melon était servi en entrée (presque chaque jour). Dans mon souvenir, leur conseil était tout à fait inefficace et je restais de longues minutes complètement paniquée et très énervée contre eux. Ils affirmaient que je ne serais pas piquée, mais je me souvenais des histoires de mamie sur la tête toute gonflée de papi et les petits cousins qui avaient fini à l'hôpital. Ils me mentaient, je leur en voulais terriblement. Aujourd'hui j'ai bien moins peur et pourtant je m'éloigne, pour toutes les fois où je n'ai pas osé désobéir, à petits pas revanchards.

IX

Je me souviens de la première fois où j'ai vraiment goûté une fille, elle était à la framboise et à la crème fouettée. C'était une idée de C., l'ami qui avait rendu la situation possible et dont la présence était indispensable, plus pour elle que pour moi. J'avais dix-sept ans et rien encore contre le fait de reproduire quelques clichés de cinéma ou de littérature. Je me souviens d'avoir suivi les consignes de C. et que cela ressemblait davantage à un jeu qu'à une initiation. Je me rappelle qu'il utilisait ses doigts pour déposer et moi mes lèvres, ma langue pour ramasser. Je pense que, pendant quinze à vingt minutes, je n'ai pas eu le droit de m'aventurer entre ses lèvres. C'était une idée de C. et elle était très bonne : quand elle a fini par me supplier, ma crainte de ne pas être à la hauteur s'est évaporée.

Je me souviens d'avoir utilisé le même stratagème pour obtenir le même effet, deux ans plus tard, avec ma première vraie petite amie. Mes relations précédentes n'ayant été qu'avec des filles plus proches de l'hétérosexualité que de l'homosexualité, je redoutais les exigences d'une « lesbienne pure et dure ». Je me rappelle ne lui en avoir rien dit et d'être passée pour une petite sadique plutôt que pour une petite trouillarde.

X

Je me souviens de ce CPE au collège. Il devait, à une fréquence que j'ai oubliée, vérifier les carnets de liaison de tous les élèves. Puisque mes notes étaient excellentes et ma discipline irréprochable (je n'en suis pas fière aujourd'hui), il n'avait aucune remontrance à me faire et profitait toujours de ce moment pour s'amuser comme il pouvait. J'ai appris qu'il existait une chanson de Gainsbourg sur mon prénom le jour où il l'a chantée, pour moi, dans son bureau.

Je me souviens des virées en vélo avec G. Après un an à Tahiti, ma meilleure amie de primaire est revenue dans ce que nous appelions notre bled paumé. Nous n'étions plus dans la même classe au collège, elle faisait allemand et moi anglais, mais nous nous retrouvions pendant les week-ends et les vacances. Nous détestions férocement notre village et ses habitants, aussi nous ne faisions pas partie de ceux qui squattaient les bancs de la place, devant l'école primaire, face au bar-tabac et la boulangerie. Il nous arrivait donc souvent de nous armer de courage (et de nos vélos) pour rejoindre la ville. Je ne sais pas si le cinéma s'est installé tardivement ou si nous manquions d'imagination, mais nos escapades en ville se résumaient à manger au McDo et aller au supermarché. Nos parents n'étant pas du genre à nous emmener au fast-food (ni au restaurant d'ailleurs), ces déjeuners ou goûters nous paraissaient extraordinaires. En nous promenant toutes les deux dans les rayons du Continent (transformé ensuite en Cora), à une heure en vélo de notre village, nous nous sentions libres et presque rebelles. Nos parents n'habitaient pas en ville, qu'importe, nous y allions par nous-mêmes. Extrêmement sages, nous ne fumions pas, ne buvions pas, ne volaient pas. Nos bêtises se limitaient à dépenser bêtement notre argent de poche, à essayer des tenues improbables, à attirer les regards des garçons majeurs. Je me souviens d'avoir essayé mon premier blouson en simili-cuir avec elle, lors d'une de ces virées. J'ai

aussi souvent acheté des tétines pour enfants, des sucettes, pour jouer à la petite fille dans la rue. Je me souviens des goûters que nous prenions en face de son école de danse. Pour pouvoir acheter n'importe quoi en grande quantité, et se faire des « festins », nous allions au Leader Price et mélangions les aliments de façon improbable. La règle était d'acheter tout ce que nos parents n'achetaient pas, nous nous retrouvions donc avec, pêle-mêle : des sodas, des bonbons, des muffins au chocolat, des olives, des gâteaux apéritifs, de bien mauvaise qualité mais avec le goût d'un ailleurs, d'un différent.

XII

Je me souviens de mon premier amoureux qui s'appelait Geoffrey. Nous devions être en CP, ou en maternelle, car j'habitais encore dans cette ville dont je n'ai jamais eu à apprendre le code postal. Je ne peux dire qu'il était brun et vraiment mignon que grâce aux photos que ma mère a prises lors d'une fête de village. Nous étions costumés et nous tenions par la main. J'aimais aller chez lui parce que sa mère achetait des gâteaux marbrés que j'adorais et adore toujours, et parce que j'éprouvais une grande tendresse pour sa petite sœur Alizé. Nos mères étaient amies, nous passions beaucoup de temps à jouer ensemble, mais je ne sais plus à quoi.

Je me souviens d'un baiser, le premier. Nous nous étions cachés dans une pièce pour que cela reste notre secret,

mais sa petite sœur nous avait surpris et s'était moquée. Je me souviens très bien de la gêne ressentie, si grande que je n'ai par la suite, pendant dix ans, plus embrassé qui que ce soit de risque de ressentir le même embarras. Mes parents ont déménagé après ma première année d'école primaire et Geoffrey m'a envoyé une carte postale. Je l'ai conservée longtemps malgré la déception qu'elle m'inspirait : c'était une carte « Hélène et les garçons » représentant Johanna, alors que mon personnage préféré était Laly.

XIII

Je me souviens d'une nuit chez mes grands-parents paternels. Je devais avoir 9 ou 10 ans, mon frère 7 ou 8, et nous dormions dans la même chambre. Comme chaque nuit, j'étais incapable de m'endormir sans me masturber. J'ai donc commencé à me toucher, en retenant ma respiration par moments, comme je le faisais toujours à l'époque. Mais mon petit-frère ne dormait pas et, entendant mes bruits, ce curieux des moindres faits et gestes de son aînée m'a demandé ce que je faisais. Au lieu de renoncer au meilleur moyen de trouver sommeil, je lui ai répondu que je m'entraînais à tenir en apnée. J'ai donc continué à me branler tandis que mon frère tentait de son côté de tenir plus longtemps que moi sans respirer. Je me rappelle que ce petit jeu a duré un certain temps car mon frère commentait ses performances à chaque fois, et m'empêchait de fantasmer tranquillement en m'incitant constamment à lui répondre.

XIV

Je me souviens du jour où il a eu un accident de moto. J'attendais qu'il m'appelle, comme il le faisait souvent après avoir rangé sa moto au garage, pour que je descende fumer une cigarette avec lui. Il m'a appelée. M'a demandé comment ça allait, j'ai raconté. Je me rappelle qu'il a attendu que je demande « et toi ? » pour me dire qu'on l'emmenait à l'hôpital.

Je me souviens de mon père comme m'ayant toujours incité à bricoler et savoir me débrouiller sans aide masculine. Quand on m'exclut d'emblée des « corvées d'hommes », déménagement peinture et montage de meuble, le pincement au cœur vient avant la révolte par principe. Chez moi le bricolage est lié à l'affectif, car c'est une des seules choses que je faisais avec mon père. Je me souviens de son garage où tous les outils étaient rangés dans une boîte, toutes les pièces, toutes les colles clous vis écrous dans des étagères métalliques à casiers. Je me souviens des ziplocs et des serflexs. Je me rappelle avoir construit une chaise en bois, à l'âge de 9 ou 10 ans, sa fierté à l'époque et encore dix ans après parce qu'« elle était solide en plus, je pouvais m'asseoir dessus ! ».

Je me rappelle qu'il m'a appris à changer le canon de la serrure quand j'ai emménagé dans mon deuxième appartement. Il m'a expliqué que les anciens locataires pouvaient avoir gardé une clé, et qu'en emportant ma serrure avec moi à chaque déménagement, je serai plus tranquille. Par la suite je n'ai pas suivi son conseil car je sais, grâce à lui également, qu'il n'est pas compliqué de crocheter une serrure. Quand je suis partie de chez mes parents il y a dix ans, il m'a offert un tournevis double embout, un marteau et des pinces en m'expliquant que c'était le strict minimum. J'ai beau ne plus vraiment bricoler depuis quelques années, je ne peux m'empêcher

de lever les yeux au ciel quand un voisin vient me demander un tournevis, sans préciser plat ou cruciforme.

XVI

Je me souviens du visage de cet auteur, découvert à la publication de son premier roman. En lisant une critique de son livre dans un magazine, j'ai immédiatement pensé à un ancien camarade de classe. Même patronyme, même région, traits et regard familiers : l'écrivain devait être son grand frère. Ce lien infime m'a poussé à faire ce que je fais rarement : contacter un auteur pour le complimenter sur son travail. Je me rappelle lui avoir envoyé un message sur facebook où je lui écrivais que son roman m'avait beaucoup plu. Je me souviens de sa réponse : quant à lui, c'était mes lèvres qui lui plaisaient.

XVII

Je me souviens d'avoir essayé sur un autre un geste qui me détendait autant que celui à qui j'avais l'habitude de le destiner. Je me rappelle m'être rendu compte presque immédiatement que ce n'était pas au massage que je m'étais habituée, mais à ses couilles, le contact de la paire étrangère m'inspirant plus la répulsion que l'apaisement.

XVIII

Je me souviens de la tache rousse sur la plinthe approximativement blanche de nos toilettes. Nous y voyions un barbu levant la jambe. Quand nous avons décidé de repeindre la pièce, je me souviens de m'être un moment demandé si je devais peindre dessus la tache (ignorer la bizarrerie) ou seulement autour (pour la mettre en valeur). Je l'ai fait disparaître et ne le regrette qu'à moitié aujourd'hui : des années plus tard, nous avons toujours l'image du vieux barbu en tête.

XIX

Je me souviens de la mi-juillet 2003 et d'un pseudonyme. Je commençais à me lasser des tubes de déodorants Eau Jeune et je voulais une bite, une vraie. C'est un inconnu qui me déflora, en pleine après-midi, après quelques whisky-coca. Je ne me souviens pas du prénom de celui qui proposa qu'on se revêt pour le feu d'artifice, et que je refusai d'embrasser au moment des adieux.

Je me souviens de la mi-juillet 2004. Après une année d'exploration tous azimuts, je découvris la sexualité en couple officiel, avec un belge un peu plus âgé que moi, que mes parents acceptèrent d'héberger pendant les quelques jours suivant notre rencontre. Mon père, mal renseigné mais bien intentionné, déposa une boîte de préservatifs aromatisés sur mon bureau. Ainsi je pus confirmer que je n'aimais pas les bâtons de réglisse.

Je me souviens de la mi-juillet 2008. Je couchais pour la première fois avec celui que j'aime encore aujourd'hui, à l'arrière de la voiture de ses parents, quand il se mit soudain à se rhabiller, jurant sans discontinuer « Putain ! Putain ! Putain ! ». Je m'étonnais « Quoi ? Quoi ? Quoi ? » quand on toqua à la vitre. Je dus, à moitié nue, attraper mes papiers sur le siège avant pour les tendre au policier municipal. Dans la position où nous étions, il avait pu - contrairement à moi - voir le gyrophare bleu s'approcher.

Je me souviens d'avoir longtemps cherché à comprendre pourquoi si peu de souvenirs avant mes huit ans et demi. Je me rappelle avoir imaginé un traumatisme, refoulement écrasement mémoire. C'était tout à fait cohérent avec cette habitude que j'avais, adolescente jeune adulte, de chercher à oublier tout ce qui ne m'avait pas plu dans le passé.

Je n'y crois plus. Je pense maintenant que l'hypothèse la plus probable est qu'enfant modèle fille sage à l'extrême, j'ai vécu mon enfance fondue dans la famille. Il est fort probable que je n'ai pas de souvenirs propres car je ne pensais, n'agissais pas par moi-même. Ce que disait mes parents ou mes institutrices était vérité, mes bêtises et imprudences rarissimes. Je ne me souviens pas de cette période parce que je n'existais pas.

Je me souviens de nos corps adolescents qui se sont touchés deux fois par semaine pendant plusieurs années. Je me rappelle que, pendant l'échauffement, nous nous portions sur les épaules ou le dos et nous faisons des courses ainsi chargés pour muscler nos cuisses. Nous nous étranglions, nous nous faisons des clés de bras, nous nous maintenions au sol avec tout le poids de notre corps. À la fin de l'entraînement, nous nous aidions à nous étirer.

Je me souviens du contact facile que j'avais avec mes amis à cette époque. Je me rappelle m'asseoir sur leurs genoux, jouer avec la fermeture éclair de leur sweat, emmêler mes doigts dans les leurs, les pousser quand ils m'énervaient, les presser contre moi quand ils me plaisaient. Je me rappelle que j'avais conscience de l'effet que cela pouvait produire et de la réputation que j'entretenais, mais je trouvais mon comportement on ne peut plus normal. Aujourd'hui j'ai toujours du mal à me considérer proche de quelqu'un s'il existe une distance physique.

Je me souviens d'un rendez-vous chez le coiffeur. Je ne sais plus si c'était un homme ou une femme qui me demanda si j'étais sûre de ne pas vouloir faire une coloration car mes cheveux étaient ternes. Il ou elle me fit tout de même un compliment à propos de mon rouge à lèvres. Je me rappelle qu'une fois sortie de chez le coiffeur, je n'avais plus que ce mot en tête : "terne". Je me souviens d'être entrée dans ma boutique préférée avec mon habitude de ne porter que du noir et d'en être sortie avec un pull - entre rouge et framboise, de la même couleur que mes lèvres - à sequins dorés.

XXIII

Je me souviens de lui avoir dit, pendant ou après une dispute :

"Ferme la porte.

Non, ferme la porte, mais avec toi de l'autre côté."

XXIV

Je me souviens des paroles de mon frère, c'était il y a quelques années. J'étais allée rendre visite à mes parents pour les fêtes de fin d'année, il était là, nous nous sommes donc vus. Le seul moment où il s'est confié à moi, cela a été pour me dire : « Je ne te comprends pas, tu changes. » Je me suis abstenue de lui dire que je ne le comprenais pas non plus, pour la raison inverse. Il y a quelques années que nous ne nous parlons plus.

Je me souviens d'être retournée, plusieurs années après notre rupture, dans l'appartement que nous habitons auparavant ensemble. Je me rappelle avoir été extrêmement surprise de découvrir que les lieux avaient à peine changé : elle dormait encore dans les draps que m'avait un jour offerts ma grand-mère, les illustrations de Ben Frost que j'avais imprimées et encadrées étaient toujours fixées au mur et les meubles à l'emplacement que je leur avais connu. À sa place, si je n'avais pas pu déménager, j'aurais dû transformer tout l'appartement pour me le réapproprier. Je me souviens d'avoir trouvé notre album de photos en évidence sur l'étagère et d'en avoir retiré une de moi. La seule différence que j'ai remarquée sur place était un livre supplémentaire dans la bibliothèque, un de mes préférés. Je me rappelle m'être demandé si je lui avais mentionné ce roman découvert après notre rupture ou si elle était tombée dessus par elle-même, par le même hasard que moi.

Je me souviens du rapport douloureux aux autres pendant mes années de collège. On ne peut pas vraiment dire que j'étais la risée ou le souffre-douleur de la classe, mais on ne m'a jamais assez foutu la paix pour que je puisse me rendre en cours sereinement, sans penser au moindre détail de mon apparence, ou au moindre mot que je prononçais. De la 6ème à la 3ème, avec 17 ou 18 de moyenne générale, je ne pouvais échapper au surnom « d'intello ». J'avais beau faire des efforts incessants pour cacher mes résultats, ne participer en cours que lorsque les professeurs me l'ordonnaient, ne faire mes devoirs qu'au dernier moment, comme tout le monde, dans le bus ou pendant les récré, je n'ai jamais pu me séparer de cette étiquette que mes camarades de classe m'avait collée. Les collégiens du bus, eux, ne me voyaient pas sous cet angle. Ne connaissant pas mes résultats scolaires, ils s'étaient arrêtés sur mes tenues et mon maquillage pour me ranger dans la case « grosse chaudasse ». Pour moi le souvenir du bus scolaire reste associé au calvaire qu'était de supporter, pendant une demi-heure matin et soir, les « hé ! Bouche à pipe ! » des abrutis du fond du bus. En réalité, je me rappelle que ce qui me gênait le plus, c'était l'incompatibilité de ces propos désagréables. J'aurais pu supporter une seule étiquette, j'avais bien plus de mal à souffrir deux images différentes, absolument contradictoires pour des collégiens. Je me rappelle qu'il m'arrivait régulièrement de rêver que les deux clans, ceux

du bus et ceux de ma classe, s'affrontaient pour décider de la meilleure insulte à mon sujet. « C'est une salope ! Non c'est une coincée qui ne fait que réviser chez elle le soir ! Elle suce des bites tout le week-end ! Non, elle pleure quand elle a un 15 ! ». J'aimerais pouvoir dire à la collégienne que j'étais qu'aucune de ses étiquettes n'était une insulte.

XXVII

Je me souviens du fait qu'il était très difficile de faire manger ma petite sœur quand elle était dans ses premières années. Pour lui faire avaler son jambon, ma mère le mixait et le saupoudrait sur ses coquillettes. Je me rappelle qu'après avoir goûté les miettes de jambon destinées à ma sœur, j'ai conclu que c'était la meilleure façon de faire. J'ai donc, pendant un ou deux ans, systématiquement passé mon jambon au mixeur avant de le mélanger à mes pâtes. Ma mère levait les yeux au ciel de me voir manger comme une enfant de huit ans de moins que moi, et devait prendre ça pour un caprice de préadolescente. Aujourd'hui je me dis que si je devais à nouveau manger le jambon qu'achetait ma mère à l'époque, je le réduirais certainement en miettes.

XXVIII

Je me souviens du premier Noël chez les parents de mon cher et pas tendre, il y a six ou sept ans. Sa sœur m'avait offert un bracelet noir, en plastique ajouré dessinant un motif floral. Le cadeau était accompagné d'une carte où était inscrit quelque chose comme « Tu as le droit d'être féminine ». Visiblement mon look du moment – t-shirts à motifs, jupes sur collants colorés et coupe Playmobil – devait laisser penser que je n'étais pas épanouie dans ma féminité. Je me souviens d'avoir songé à lui montrer des centaines de photos plus ou moins récentes prouvant qu'au contraire, je maîtrisais parfaitement ce stéréotype, avant de me raviser.

Je me rappelle également qu'il s'était engueulé avec sa famille à la fin du repas, lorsqu'il était censé couper la bûche. Je ne me rappelle plus le motif de la dispute, seulement qu'il était parti prendre l'air, me laissant seule avec trois muets attendant que je serve le dessert à sa place.

XXIX

Je me souviens de cette fille dont le prénom était aussi joli que son diminutif, mais que j'appelais tout de même - contrairement à mes habitudes - par ce dernier. Je me souviens de l'arrogance de son visage sur les photos et de sa douceur en mouvement. Je me rappelle avoir pensé qu'amoureuses l'une de l'autre nous serions merveilleuses. Je me rappelle aussi avoir pensé que nous serions terribles. Je me souviens d'avoir décidé, à plusieurs reprises, de ne pas chercher à découvrir ce que nous serions, certainement par peur que ce ne soit ni l'un ni l'autre.

XXX

Je ne me souviens de cette soirée que partiellement. Lycée, 1ère, 15-16 ans, vierge, trois amis une fille deux garçons. J'ai en tête les prénoms, mais le déroulement de la journée, de la soirée m'échappe. Même si, aucune drogue. Pourquoi nous nous retrouvons dans cette chambre un seul lit un fauteuil pour y passer la nuit, où nous sommes, chez qui, je n'en ai aucune idée. Un voyage scolaire ? Hôtel, un week-end entre amis ? Ou la nuit chez l'un d'eux ? Impossible de connecter mon souvenir à quoique ce soit d'autre que cette nuit, désir et frustration à son comble. Je ne me souviens que des personnes et du ressenti. En découvrant la pièce Aurélie dit : « prem's pour le fauteuil » et je ne la comprends pas du tout. Je suis celle qui veut être au milieu, réalisation fantasme, remonter l'historique jusqu'aux boys bands en CM2 et Barbie qui fricote avec les deux Action Man de mon frère. Je n'aurais pas à me battre, visiblement je suis la seule à oser dire tout haut « je veux la place entre ». Celui que j'aime en secret et la pièce rapportée qui fera l'affaire pour le fantasme. Il ne se passera rien cette nuit-là, sinon des heures d'insomnie. Pendant des années je m'en voudrais de ne pas avoir fait le premier pas. Le premier geste. Jusqu'à ce que j'apprenne, presque 10 ans plus tard, mon ancien amoureux est gay, mon ancien ami aussi.

Je me souviens de mes voyages en train, il y a cinq ou six ans, pour retrouver à Bruxelles S. ou D. , ou les deux. Le trajet était court, mais l'idée de changer de pays et de me laisser entraîner dans les rues d'une ville inconnue me grisait à chaque fois. Je me rappelle m'être une fois promenée seule avec un appareil argentique que l'on m'avait prêté et que je ne maîtrisais pas du tout. J'avais photographié des barrières jaunes et bleues renversées sur la chaussée, les poteaux multicolores près de la gare en écho aux Manneken-piss multicolores d'une vitrine de sucreries, une boîte aux lettres rouge, un camion à gaufres, un pochoir représentant Dark Vador passant l'aspirateur. Je me souviens d'avoir eu peur de ne pouvoir rentrer chez moi quand à l'embarquement, un contrôleur me sermonna car ma carte d'identité était expirée. Je me rappelle aussi qu'étant très pauvre, je surveillais mes dépenses à l'euro près. Un jour où je me trouvais dans une boutique de musée et où je mis une demi-heure à choisir deux cartes postales pour utiliser au mieux mes deux derniers euros, j'eus la surprise de me voir offrir mes achats par le jeune homme qui tenait la caisse.

Je me souviens des voyages en voiture, presque chaque été entre mes 8 et 15 ans, pour rejoindre la maison de mes grands-parents maternels. Renault 25 grise, chaleur étouffante, pare-soleil ou vitre entrouverte. Une place pour le chien dans le coffre, papa qui joue à Tetris pour ranger les bagages. Les trois enfants derrière, ma petite sœur au milieu dans son siège auto qui prend une place folle, mon frère et moi la détestons pendant les deux heures et demie que dure le trajet. Elle est souvent malade en voiture, elle se plaint de son ventre, je me rappelle les longues caresses en cercle autour de son nombril pour l'apaiser. Il y a de l'eau et des BN pour le casse-croûte, maman pense à tout, nul besoin d'acheter Mars et Coca à la station-service. Je demande des Menthos ou des Tic-Tac menthe à mon père. J'écoute de la musique sur mon baladeur cassette, puis sur mon baladeur cd. Je lis des petits manuels acquis grâce notre fidélité à je ne sais plus quelle station-service, certainement Esso. Ils traitent de la nature, cycle de l'eau montagnes faune et flore, de la géographie, de choses passionnantes que j'ai oubliées depuis. Mon frère et moi savons que le calvaire est bientôt terminé quand nous apercevons les premières vignes.

XXXIII

Je me souviens de ce jour où je cherchais à être remplie par la pensée d'une grosse bite et où je le fus par la petite main de ma petite amie.